

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chantal Neveu, Jean-Christophe Réhel, Clara B.-Turcotte

Sébastien Dulude

Number 165, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2017). Review of [Chantal Neveu, Jean-Christophe Réhel, Clara B.-Turcotte]. *Lettres québécoises*, (165), 44–45.

☆☆☆☆ ½

CHANTAL NEVEU

La vie radieuse

Chicoutimi, La Peuplade, 2016, 240 p., 23,95 \$.

Intégrales et dérivées

Artiste multidisciplinaire dont le foyer d'action est l'écriture, Chantal Neveu offre avec *La vie radieuse* une œuvre majeure et inoubliable, une ode à la propension humaine à observer et à créer des relations entre toutes les composantes de la réalité, célébrant du même souffle notre plus extraordinaire faculté : le langage.

Les projets ambitieux partent parfois de questions simples. Comment témoigner par l'écriture des liens qui unissent toutes choses ? Dans *La vie radieuse*, l'écriture de Neveu se déploie par une sémiotique de la contiguïté des éléments, à la manière d'un radar qui balaie l'aire couverte par sa détection, portée par un rythme créé par le défilement de vers très brefs, parfois réduits à une stricte nomenclature : « exoplanètes / agglomérats provisoires / similaires / nos liquides / pupilles / lasers / nos canaux / sont-ce des tubes ? / je m'émerveille / est-ce la vie ? // radieuse » (p. 134-135).

Le résultat est une écriture qui glisse et avance en spirale, qui ondoie : « je ne crains plus de rompre // de me corrompre » (p. 39-40), écritelle, effaçant sa subjectivité au profit de la richesse des mots et des objets convoqués, liés par une force d'attraction qui semble agir d'elle-même — parce que l'écriture ne fonctionne pas autrement que par magnétisme, ou gravitation, ou désir, c'est tout pareil. L'élan d'écriture y est irrésistible et nous transporte de champ de fleurs en soulèvement populaire, en passant par des théorèmes chimio-mathématiques, car « ce n'est pas le temps de diviser » (p. 65).

Neveu se montre sensible à la fondamentale conscience humaine, éblouie par nous, témoins parlants d'un monde infiniment grand et composé de matière parmi laquelle les mots sont pour l'auteure foncièrement inclus :

*corps infrangibles
hors des lois
les mots
charnières
chevilles* (p. 109-113)

Sur les pages, les mots occupent un espace apte à rendre compte tant des liaisons inépuisables qu'ils opèrent que du pouvoir mallarméen de leur seule présence isolée — extraordinairement émouvante par moments. On savait Chantal Neveu très habile à concevoir des dispositifs visuels pour ses textes, et ce nouveau recueil est à cet égard d'une stimulante continuité avec le versant formaliste de son œuvre.

« utiliser mes oreilles au lieu de mon sentiment » (John Cage)

Ce long poème fait ainsi ressortir, certes, le pouvoir performatif que les humains et l'Histoire ont injecté dans chacun des mots de toutes les langues, mais aussi l'émotion de leur pure beauté et les



potentialités non intentionnelles de leur matérialité brute, *in se*. Neveu souscrit là explicitement à la perspective du compositeur John Cage sur l'harmonie selon laquelle il importe de déconstruire les structures de signification pour pouvoir apprécier les qualités (sonores, dans son propos) intrinsèques de tel ou tel objet, de dégager les humains de leur position de sujets détenteurs de pouvoir pour interagir naturellement avec les objets à l'extérieur des systèmes de lois et, enfin, de concevoir les objets (et donc les humains) comme faisant partie d'un tout et d'une harmonie unique.

C'est ce grand ensemble dont les mots, les vers et les pages de Neveu tracent le rayon (fini ou infini ?) d'existence ; ce faisant, l'écriture y acquiert un double rôle, vecteur de signification pour l'écrivain et le lecteur, mais aussi et d'abord matière constituante de la réalité présente, disparue et à découvrir. Le plaisir est dès lors très grand pour le lecteur de voir cette écriture en émission constante, tantôt s'agglutinant sur les objets pour les nommer et en faire l'expérience, puis s'en détachant pour laisser les objets en apesanteur sémiotique, vibrer de leur seule présence, sans discours pour les organiser, les transformer, les conformer.

*nous dépendre
ne cesser d'apprendre
comprendre
faire connaissance
traduire
surgir* (p. 191-194)

Ce livre magnifique de Chantal Neveu est important parce qu'il démontre par la pratique concrète un état de fait d'une puissance formidable : les mots touchent. À nous d'en prendre acte, dans nos vies et notre modeste rayon d'influence, en sachant que l'ensemble est immense.

☆☆☆☆ ½

JEAN-CHRISTOPHE RÉHEL

Les volcans sentent la coconut

Montréal, Del Busso, 2016, 96 p., 14,95 \$.

Le Réhel absolu

Fort belle première incursion en poésie que ce recueil rose, orange et crème de l'éditeur Del Busso, dont on aimait déjà la facture visuelle des essais qu'il publie depuis 2009. À l'intérieur, on découvre quarante-sept poèmes sans titre de Jean-Christophe Réhel (né à Montréal, 1989) qui font écho au velours du livre, mélange de discrètes effusions d'affection et d'angoisses feutrées.

La chaleur ambiguë de ce second livre de poésie de Réhel — qui fait suite à *Bleu sexe les gorilles* (L'Écrou, 2014) — irradie dès que l'on pose les yeux sur sa couverture, qui montre deux jeunes hommes



*ils flottent comme des bateaux
ils forment des îles de sommeil ils crient et
nagent de pierre en pierre
pour se rendre aux jeunes années au vent bleu
à la chaleur des papillons (p. 8)*

gambadant nu-fesses sur une plage à flanc de montagne, tandis que le titre propose une curieuse féminisation de la noix tropicale traditionnellement québécoise, si étrange qu'elle éclipse presque la singularité de la provenance intratellurique de la fragrance en question.

Ces volcans qui fléurent la noix de coco témoignent en outre de la liberté des images, d'une grande fraîcheur et qui galopent de texte en texte :

*je suis né
d'une musaraigne et
le soleil est un arbre
un fruit qui illumine
la chlamydia sur chaque palmier
dehors les chiens sont orange*

Animaux, couleurs, fruits et fleurs illuminent par flashes ces poèmes dans lesquels la vie fait pleinement valoir son droit à l'hyperactivité et au déficit d'attention. Si l'effervescence des images et les glissements continuels de son écriture la rapprochent de celle de ses contemporains Daniel Leblanc-Poirier et Marie-Ève Comtois, ailleurs, la verve astucieuse de Réhel rappelle les vers plus joueurs d'un jeune Paul-Marie Lapointe : « Je suis une main qui pense à des murs de fleurs / à des fleurs de murs / à des fleurs mûres » (*Le vierge incendié*). Chez Réhel toutefois, l'élan poétique traduit moins la révolte indignée de Lapointe qu'un malaise secret, plus intime, que l'auteur ne nomme toujours que furtivement, pour mieux nous en détourner : « le soir nous fait souffrir alors / je te montre un beau parc » (p. 80). À cet égard, c'est parfois au voile sombre que déposait Geneviève Desrosiers sur ses poèmes que ceux de Réhel font penser : « nos moments sans joie / ressemblent à un porc-épic à une colombe mauve qui dit / non merci tout est beau » (p. 46).

Le recueil cultive l'instant dans ce qu'il a de plus transitoire. Toutes les images semblent en effet se valoir, ou s'utiliser de manière interchangeable, pour permettre la libre circulation de ce regard candide sur le monde : « je ne suis pas un poète je suis / un gardien de parc qui dit salut au monde » (p. 93). Ici, légèreté est synonyme de vivacité.

À la fois accessible et fourmillant, *Les volcans sentent la noix de coco*, qui s'est hissé dans la liste préliminaire du Prix des libraires 2017, se relit avec le plaisir toujours renouvelé de regarder un Slinky dévaler l'escalier.

☆☆ ½

CLARA B.-TURCOTTE

Ciels transitoires

Montréal, Poètes de brousse, 2016, 78 p., 18 \$.

De l'abysse à l'étang

Forte d'une bonne réception critique de son roman *Demoiselles-cactus* (Leméac, 2015) et d'un premier recueil de poésie pour la jeunesse (*Mes sœurs siamoises*, *La courte échelle*, 2014), Clara B.-Turcotte signe *Ciels transitoires* et poursuit notamment son exploration des thèmes liés à la médicalisation du corps et de la psyché.



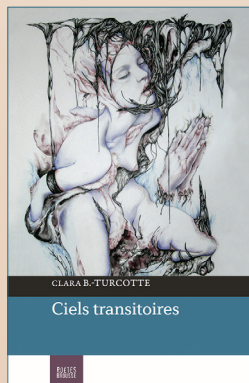
*on dit aussi que les anorexiques doivent à tout prix
retourner chez elles
toutes les deux heures pour manger
les brioches de Marie-Antoinette
30,99 \$ chaque, en spécial chez IGA (p. 17)*

Malheureusement, la gravité — et l'importance — du propos reste beaucoup trop souvent confinée dans des poèmes empesés, vaisseaux d'or du *je* au seuil du gouffre, méditations morbides au style accablé pour lesquelles il est difficile, en 2016, de s'emballer : « mon lit est un cercueil provisoire / ma chambre un cimetière de collégiennes glacées / qui ne transpireront jamais » (p. 39) ; « mes larmes se déposent / sur la moisissure du lavabo / parmi les traces de maquillage / pour les stars » (p. 49) ; « je suis une déception / pour ceux qui m'aiment un peu » (p. 57).

Ce n'est pas tant le mal-être du corps et de sa place en société qui est problématisé que la normativité externe à laquelle il est soumis que ces « poèmes vitriolaires / qui dénoncent les *big shots* » (p. 20) s'appliquent à nous faire sentir.

*générations X Y Z l'invasion des caméras
schizophrènes depuis notre tendre enfance
nous entendons sans cesse une litanie macabre
« No Future, No Future, No Future »*

*et après, on ose nous dire qu'on était si beaux avant
qu'on a rien fait de nos talents
maudits BS*



Puis, sans qu'on s'y attende trop, la troisième et très belle section « Angora » fait lire des poèmes beaucoup plus aérés où le *je* est en repli, mais surtout trouve un ton qui permet la nuance, et au lecteur d'investir par lui-même les émotions du texte. Et la finale n'est rien moins que superbe : « je me pare de mes dentelles / de ma couronne / pour aller boire à même l'étang / mordre un saumon / encore en vie // patience » (« Alcaline », p. 76). Un tel augure donne envie de lire la suite, même si l'approche aura été astreignante.